Document generated on 06/01/2025 3:06 a.m.

Liberté

Puisqu'on veut parler de la langue…

Catherine Mavrikakis

Number 305, Fall 2014

URI: https://id.erudit.org/iderudit/72425ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Mavrikakis, C. (2014). Puisqu'on veut parler de la langue…. *Liberté*, (305), 66–67.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

CATHERINE MAVRIKAKIS

L'IMPERTINENCE

Puisqu'on veut parler de la langue…

Redonner aux mots une charge subversive.

L'accouplement des éléments contraires est la loi de la vie, le principe de la fécondation, et comme on verra, la cause de bien des malheurs. — Marcel Proust

Alors que Vladimir Poutine se propose d'interdire les injures dans les films, les pièces de théâtre, les programmes télévisés et les médias russes, me viennent à l'esprit les mots du poète futuriste Velimir Khlebnikov, né en 1885 et mort en 1922, que Poutine a dû lire dans sa jeunesse communiste : « La rumeur des insurrections nous effraierait-elle, nous, qui sommes nous-mêmes une insurrection des plus terribles ? » Cette croyance dans le pouvoir politique des mots semble à la base de l'esthétique du russe Khlebnikov, tout autant qu'aux fondements de la politique intérieure de Poutine. Poutine sait bien que, du langage, tout naît… Censurer la langue en Russie, c'est précisément y empêcher toute révolte, c'est tuer dans l'œuf toute possibilité de cris, de désordres et c'est surtout instaurer une novlangue dont nous connaissons, grâce aux fictions et aux réalités des vingtième et vingt et unième siècles, la terrible ampleur et les ignobles effets.

Quand Victor Klemperer analysa le langage du Troisième Reich dans son étude publiée après la guerre et intitulée *LTI – Lingua Tertii Imperii,* il nous montra comment la gestion du pouvoir totalitaire et l'aménagement du langage sont liés. Plus récemment, Luba Jurgenson, dans *Création et tyrannie,* pensa la puissance du langage poétique et de la fiction sous le régime soviétique dictatorial. Comment résistera-t-on à Poutine ? C'est ce qui reste à inventer non seulement dans la rue, mais aussi dans la langue. Or, comment penser une subversion de la langue et de la prise de parole dans les démocraties actuelles où nous pouvons parler librement ?

Si j'ai encore le droit ou le fantasme de pouvoir « tout » dire en régime démocratique, m'est-il possible de dire quelque chose en ce moment ? Et quelles sont les modalités des systèmes linguistiques et culturels dans nos sociétés ? Je n'ai certes pas les mêmes problèmes qu'un Russe sous le régime de Poutine, mais je rencontre un certain nombre d'obstacles dès que je me mets à parler, à penser ou à écrire, obstacles qui peuvent venir paradoxalement de ma « liberté d'expression ».

L'intellectuelle québécoise que j'incarne se construit déchirée entre plusieurs niveaux linguistiques, plusieurs cultures. Écartelée entre le langage Facebook, où je ne cesse de me promouvoir, de m'indigner et de m'engager à coups de MDR, d'abréviations en tous genres, de points de suspension, de phrases tronquées ou d'émoticônes bien expressives, et la langue ciselée de Marcel Proust que j'écoute chaque soir avant de me coucher, pour mieux apprécier les beautés du français et l'accouplement rythmé des relatives, j'ai l'impression de vivre sans cesse sur un t-shirt créé par Mathieu Arsenault [également chroniqueur à *Liberté*, ndlr] :

Louis Ferdinand	Laure
Céline	Conan
Dion	le Barbare

Ma pensée et ma parole fonctionnent ainsi, par carambolage, dirait si justement Arsenault, par télescopage, par associations d'idées futiles ou riches grâce auxquelles il m'est devenu impossible de me prendre trop au sérieux. Je fais dans le mélange entre les genres et dans le mégamix de mes univers cognitifs. Je me surprends à suivre sans le vouloir les conseils que Freud donnait à ses patients et que l'on trouve aux fondements mêmes de la pratique psychanalytique. Dans la libre association, « vous serez tenté de vous dire : "ceci ou cela n'a rien à voir ici" ou bien : "telle chose n'a aucune importance" ou encore : "c'est insensé et il n'y a pas lieu d'en parler". Ne cédez pas à cette critique et parlez malgré tout, même quand vous répugnez à le faire ou justement à cause de cela. »

Or persiste-t-il quelque chose de thérapeutique, de bénéfique ou encore de salvateur pour le sujet et le social dans ce glissement perpétuel du mot, dans cette ramification constante des pensées qui ne cessent de s'auto-engendrer selon une logique qui irait contre la logique rationnelle telle qu'elle nous a été donnée à apprendre ? Le mouvement de la pensée comme flux hétérogène, incessant, donne-t-il encore quelque chose à comprendre de soi ou du monde ? Nous libère-t-il d'un sens qui ne saurait se dire que dans le réseau et la connexion de circuits insoupçonnés de la pensée ? L'association d'idées consiste-t-elle en un véritable travail contre la censure de soi ou celle qui se trouve inscrite dans toute pensée ?

Les réflexions actuelles de l'intellectuel ou de tout individu qui se meut dans les espaces symboliques disparates que la démocratie permet s'inspirent en effet de la structure du mot valise. Là, deux sens sont empaquetés dans un seul mot où la synthèse disjonctive ou la disjonction synthétique fait signe toujours à une articulation impossible et pourtant nécessaire entre des mondes irréconciliables. Dans ce hiatus

entre les univers, la psyché schizophrène contemporaine cherche des traits d'union, ou mieux encore une réaction chimique explosive. Elle s'épuise à faire une folle et improbable synthèse. La pensée ainsi se croit bien maligne en détruisant le sens unique, en brouillant les identités fixes et en défiant la loi des genres.

Dans cette grammaire de l'accident sans cesse calculé, de la collision bien amenée, j'ai l'impression de m'inscrire dans une lignée surréaliste où le hasard objectif hautement prémédité constitue le fondement de toute idée. Mais dans l'esprit de l'intellectuel contemporain, le *Voyage au bout de la nuit* faisant de l'œil à « Pour que tu m'aimes encore », *hit* de la célèbre chanteuse de Las Vegas, est-il vraiment révélateur d'une vérité à découvrir ? Ma réflexion tous azimuts repose-t-elle sur la « croyance à une réalité supérieure de certaines associations négligées » ? Dans la logique du glissement à la surface des signifiants, à travers ces collisions de sens, ne puis-je pas voir un renoncement complet à tout sens, « voire à l'idée même de vérité », comme le suggérait Adorno, renoncement qui procure manifestement un sentiment de certitude absolue, celle d'être délivré de toutes les certitudes et de ne pas être tombé dans le panneau de la croyance au sens ? Contre ce sentiment de certitude il faut s'élever aujourd'hui, parce que là réside une forme de cynisme où la défaite d'une pensée sérieuse, porteuse d'un idéal, est d'avance acceptée. Entre un Bardamu cacochyme et la très pétillante Céline s'établit un réseau de sens, un carrefour de significations où je peux lire : « Circulez, il n'y a rien à voir ou à penser, sinon que tout peut être réduit à un système d'équivalences… »

> Ma pensée et ma parole fonctionnent par carambolage.

À l'université, je suis une prof encore bien cotée parce que je sais mixer et remixer Heiner Müller et Daft Punk, Rainer Werner Fassbinder (le cinéaste allemand) et Michael Fassbender (l'acteur), Lady Gaga et la divinité babylonienne. Il ne faut pas croire à mon désir de séduction des foules. On aurait tort de penser que ma vocation pédagogique me pousse à parler aux jeunes avec leurs mots et leurs références. « Mon mal vient de plus loin », comme pourrait le dire Phèdre. Cette langue de l'association, de l'enfilade des registres, des idées est devenue mon imaginaire de la virtuosité et de l'intelligence. Il est pour moi la marque de l'esprit, de la pensée triomphante et permet à toute réflexion d'agir comme un antidépresseur à consommer sans cesse contre la morosité menaçante de la philosophie et de la littérature qui se prendraient à leur propre sérieux et qui ne glisseraient pas sur la pelure de banane constituant désormais le sens. En fait, l'idée est de toujours ramener l'inconnu à du connu, le grandiose à du très proche, le complexe à de l'abordable, le transcendant à l'immanent, le passé au présent, tout anachronisme étant tout de suite éliminé au profit d'une immédiateté du présent plus facile à digérer. S'il m'arrive de citer en latin Cicéron, il faut immédiatement que je traduise la phrase à la façon d'un politicien canadien qui tente de s'exprimer en français. Il m'est nécessaire pour conserver ce look dandy du vingt et unième siècle qui me sied si bien et pour lequel j'ai beaucoup travaillé de poursuivre une phrase d'Adorno que je cite de mémoire par un anglicisme bien senti ou une référence simple à la culture populaire (souvent *Breaking Bad*). Obama lui-même dans ses discours se trouve pris à citer Lincoln et à poursuivre immédiatement avec le titre d'une série américaine : *Orange Is the New Black.* Personne n'échappe à la carnavalisation et à l'autodérision de sa réflexion, surtout pas le président des États-Unis.

C'est cette capacité de carambolage des niveaux de langue, des diverses temporalités, qui semble être devenue l'atout majeur de l'intellectuel actuel. Les titres de journaux, les fictions, les essais le montrent sans cesse. Le journal *Voir* ne faisait-il pas en 2011 une recension de ses pires jeux de mots, dans une autodérision exponentielle qui peut donner la nausée ?

Au Québec, lors des dernières élections, les slogans politiques, du « Ensemble, on s'occupe des vraies affaires » à « On se donne Legault », ont navré la population. Une grande partie de la société a eu l'impression que la langue ne pouvait plus accueillir une pensée cohérente. La farce était au rendez-vous, sans que le ton grave ou sérieux que demandent après tout des élections qui engagent l'avenir soit là. En fait, il ne faut pas simplement blâmer la démagogie des politiciens, mais il faut plutôt penser à notre incapacité réelle à présenter autre chose qu'une pensée bouffonne.

Tout intellectuel qui se respecte doit jouer avec ses cultures, sa diglossie, sa polyvalence spirituelle. Est-il possible, est-il même souhaitable de penser hors de cette situation d'interférences permanentes ? L'humiliation systématique par son énonciateur de toute réflexion importante n'est-elle pas ce qui nous tient encore dans le langage ? Pourrait-on désirer ne pas être compris, énoncer une parole qui ne se méprise pas elle-même ?

Je voudrais bien terminer ici par un carambolage drôle, question de ne pas être anachronique. Du genre :

Vladimir
Poutine
Sauce
Censure

Mais je préfère prendre très au sérieux les totalitarismes de ce monde et finir sur une phrase on ne peut plus sérieuse… Bien sûr, je ne la trouve pas. L

Catherine Mavrikakis est essayiste et romancière.